BLÆTTER

DEM ANDENKEN

PFEFFELS

GEWIEDMET

VON

EHRENFRIED STOEBER.

STRASBURG UND PARIS

bey AMAND KOENIG, Buchhändler.

1809

Universitäts-
München
Bibliothek

HERRN

JOHANN GEORG JACOBI,

HOFRATH UND PROFESSOR

ZU FREYBURG IM BREISGAU.

Verehrungswürdigster!

Es bedarf wohl keiner Entschuldigung; dass ich diese Blätter Ihnen zunächst übersende. Von Pfeffels Grabe eilte ich in Ihre Arme, um mit Ihnen den Tod des edeln Sängers zu beweinen. Sie wissen, in welchen süssen Beziehungen auch ich mit dem Vollendeten stand, mit Ihm dem Pathen meines Lieblings, meines Kindes, mit Ihm meinem väterlichen Freunde. Sie, der bessern Teutschen Stolz und Wonne,

Sie, Pfeffels Seelenbruder, werden es nicht übel deuten, wenn in Blättern, dem Andenken des Verklärten gewiedmet, die Sprache der Dankbarkeit und Liebe die herrschende ist.

Strasburg, den 13. *May*
1809.

Der Verfasser.

ÉLOGE

DE FEU

Mr CONRAD AMÉDÉE PFEFFEL.

Diese Rede wurde französisch verfertigt, weil die angesehensten Magistratspersonen, welche Petrus Leichenbegängnisse beywohnten, der deutschen Sprache unkundig sind.

M.r Pfeffel naquit à Colmar en 1736. C'est à l'université de Halle en Saxe qu'il fit ses études. A l'âge de vingt ans il devint aveugle à la suite d'une opération douloureuse. Il se maria peu de tems après. En 1772 environ il forma son académie militaire, pensionnat qui cependant n'eut des formes militaires que pour y maintenir l'ordre et la discipline parmi un nombre considérable de jeunes élèves de douze à seize ans. On y enseignait avec un succès éclatant les différentes sciences qui appartiennent à l'instruction de cet âge. Parmi les élèves connus qui sont sortis de cet établissement, je ne citerai que le Prince d'Isembourg, Général au service de France, et l'intéressant de Custine, fils, que la hache révolutionnaire a frappé au milieu des plus belles espérances qu'il faisait naître. La révolution anéantit en 1792 cette pépinière d'hommes distingués. Depuis M.r Pfeffel vivait du produit de ses économies et de ses travaux littéraires. (*) Il y a quelques années qu'il fut nommé traducteur de la préfecture du département du Haut-Rhin. L'Empereur Napoléon lui fit une pension viagère, d'après des renseignemens donnés, à ce que l'on dit, par le brave Général Rapp, compatriote de M.r Pfeffel.

Ce poëte immortel décéda le 1. Mai 1809. Son enterrement fut un des plus touchans. Les autorités civiles et militaires, et des citoyens de toutes les classes s'empressèrent à faire partie du convoi.

(*) Le dixième volume de la quatrième édition de ses Poésies paraîtra incessamment.

C'est devant les personnes qui le composèrent, que le discours que l'on va lire, devait être prononcé. M.r Pfeffel, ayant demandé avec instance, peu avant sa mort, qu'on ne prononçât point de discours en son honneur, l'auteur a cru devoir respecter la modestie d'un grand homme. Ce n'est qu'après l'enterrement qu'il a lu ce discours à la famille et à quelques amis intimes du défunt.

Le père de M.r Pfeffel était Stædtmeistre et Jurisconsulte du Roi. Cette dernière charge fut créée pour lui. Le frère aîné du défunt, feu M.r Chrétien-Frédéric Pfeffel, membre de la légion d'honneur, (*) auteur de l'Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne, l'un des publicistes les plus distingués qu'ait possédé la France, obtint sous Louis XVI la même charge.

La veuve respectable de M.r Pfeffel s'appelle Marguerite-Cléophé Divoux. M.lle Frédérique Pfeffel, qui réunit à l'esprit le plus cultivé la modestie la plus aimable, a traduit avec beaucoup de succès différentes fables de son père en vers français.

(*) Il reçut la croix d'honneur de la main même de S. M

DISCOURS

QUI A DÛ ÊTRE PRONONCÉ

A L'ENTERREMENT

DE

M.r CONRAD AMÉDÉE PFEFFEL,

Ancien conseiller de la maison souveraine de Darmstadt, membre du directoire et du consistoire général de la confession d'Augsbourg des départemens du Haut- et Bas-Rhin et de la Meurthe, membre de l'académie de Munic, de celle des beaux arts de Berlin et des sociétés littéraires des départemens du Haut-et Bas-Rhin.

MESSIEURS,

LA mort vient de nous enlever Mr CONRAD AMÉDÉE PFEFFEL, un des hommes les plus rares par ses vertus, par son génie, par ses connaissances. Son intéressante famille m'avait

à peine instruit de cet évènement déchirant que j'en ai donné communication à un nombre considérable des amis du défunt. Des fonctionnaires publics, des littérateurs, des artistes, des négociants m'ont témoigné leurs regrets de ne pas pouvoir partager avec moi l'honneur de faire partie du convoi funèbre d'un des Alsaciens qui ont le plus illustré leur pays. Ils m'ont chargé d'être l'interprète de leurs sentimens.

Messieurs et chers compatriotes! permettez-moi donc que je Vous adresse pour un instant la parole au nom des Strasbourgeois qui pleurent la mort d'un homme que la ville de Colmar a eu l'honneur de compter parmi ses citoyens. Ne craignez pas, Messieurs, que j'abuse de votre indulgence. Quels discours pourraient en effet exprimer notre douleur et nos regrets! Qui d'entre nous ne partage pas le deuil de son estimable famille? quel est le coeur qui n'éprouve en ce moment accablant le sentiment pénible qu'inspire la mort d'un père! Vous parlerai-je de son mérite, de ses titres à votre reconnaissance et à votre véné-

ation ? Mais qui de vous, Messieurs, oserait
ıvouer qu'il les ignore ? Vous dirai-je qu'il
ut excellent époux et père ? Mais il vivait
ous vos yeux, et c'est dans la maison qu'il ha-
itait que je parle. Vous observerai-je qu'il
ut ami tendre et constant ? Mais il était le
ôtre. Vous entretiendrai-je de l'activité qu'il
a développée dans les fonctions qui lui furent
déférées ? Qui connaît mieux que vous, Mes-
ieurs, ses vertus civiques. Irai-je vous rappe-
ler son zèle pour l'éducation ? Les élèves qu'il
a formés, des hommes aussi distingués par
leur mérite personnel que par le rang qu'ils
occupent, proclameront leur reconnaissance ;
il n'est guères de pays en Europe où la
mort de Mr Pfeffel n'excite les larmes les
plus honorables. Vous dirai-je que l'immor-
talité est assurée à ses ouvrages ? Mais Vous
les avez lus, relus, appréciés ; Vous avez par-
tagé avec tous les amis des lettres les senti-
mens de la plus douce reconnaissance, lors-
que S. M. notre auguste Empereur et Roi a
donné une marque particulière de sa bien-
veillance au défunt en considération de ses
écrits. Entreprendrai-je de Vous faire chérir

sa piété touchante ? Ministres de l'Evangile ! Vous le savez, il détestait le fanatisme, l'hypocrisie et la sotte superstition ; mais Vous vous plaisez à confirmer que personne plus que lui n'adorait par une tolérance fraternelle, par une charité généreuse, par la pureté des moeurs, ce Dieu qui jette les remords dans le coeur du méchant et qui accorde la paix des cieux à l'ame du juste. Peindrai-je sa grandeur d'ame. Mais vous avez vu cet homme respectable, privé de la lumière depuis l'âge de vingt ans, lutter en héros contre les rigueurs du destin ; Vous l'avez vu dans les momens les plus difficiles de sa vie conserver cette sérénité qui caractérise toujours le véritable courage ; Vous l'avez vu, Messieurs, applaudir aux principes immuables des philosophes de l'assemblée constituante et faire éclater l'indignation la plus mâle contre les maximes sanglantes de ces vils bourreaux qui osèrent s'arroger le titre d'amis exclusifs de la liberté. Ceux d'entre vous, Messieurs, qui vivaient dans une amitié plus intime avec cet homme aussi justement regretté, Vous diront avec quelle résignation il supportait les douleurs

les plus cuisantes auxquelles sa dernière maladie l'avait assujetti, ils vous apprendront que sa mort fut aussi touchante que sa vie avait été belle.

Ah! qu'il est beau, Messieurs, de n'avoir à citer que des faits pour porter à la mémoire d'un homme un tribut d'éloges auxquels le discours le plus pompeux ne pourrait rien ajouter. Que cette considération élève l'ame! qu'elle doit être douce pour la famille respectable dont nous partageons la douleur!

Épouse, enfans de Mr Pfeffel! que vos larmes soient quelquefois retenues par le souvenir du bonheur dont Vous avez joui auprès de lui. Livrez-vous aux doux transports que doit faire naître la certitude que vous avez d'avoir pour époux et pour père un grand homme. C'est là la seule consolation que mon coeur opprimé puisse vous offrir. Si votre modestie me permettait de faire votre éloge, je dirais: que vous êtes dignes de l'avoir possédé.

Et toi, dont les accens nous ont tant de fois charmés; toi, dont nous n'entendons plus la

voix, ô notre illustre ami ! reçois l'hommage de nos pleurs ! Tes écrits rendront ton nom immortel, mais ta mémoire vivra toujours dans nos coeurs.

GEDÆCHTNISREDE.

REDE

GESPROCHEN

IM FREUNDES-KREISE

ZU

STRASBURG.

May 1809.

Meine Theuern!

Seitdem wir uns nicht mehr im trauten Vereine sahn, freymüthig umtauschend Gedanken und Empfindungen, entriss uns der rastlos geschäftige Tod einen Mann, den die Mitwelt ehrt und liebt, den die Nachwelt dankbar bewundern wird, Conrad Gottlieb Pfeffel. Ich sahe seine abgestreifte Hülle im Sarge, ich sah sie hinabsenken in den Mutterschoos der Erde. Meine Freunde! lassen Sie uns bey diesen düstern Bildern nicht verweilen, lassen Sie uns den Edeln nicht im Grabe suchen! Lehrreich seye sein Andenken wie sein Leben. Ich habe es versucht,

in einer französischen Rede, niedergeschrieben in einer flüchtigen Stunde, im Drange der innigsten Wehmuth, im lebendigen Anschaun von Pfeffels hohem Werthe, auf die Grösse unsers Verlustes hinzudeuten. Lassen Sie uns noch einige Züge sammeln, und noch einmal vor dem erhabnen Bilde eines der vorzüglichsten Menschen verweilen; nur einige Züge! sein Biograph wird ihn würdiger schildern, denn Pfeffel gehört der Culturgeschichte der Menschheit an.

Ueber Pfeffel als *Menschen*, über den Trefflichen in *häuslicher und freundschaftlicher Beziehung*, über ihn als *Welt- und Staatsbürger*, als *Gelehrten und Schriftsteller* einige Worte.

Welcher Gegenstand wäre wohl der gefühlvollen Betrachtung des Menschen würdiger als der *edle Mensch?* Dies war Pfeffel. Jede Blüte der Humanität entfaltete sich in seinem reinen Herzen; geniale, grosse Gedanken schuf sein Geist; Gutes ohn' Unterlass seine Tugend. Pfeffel war phantasiereich, wohlwollend und wohlthuend, voll unversiegbaren Witzes, tiefdenkend, einfach, muthig, streng gegen sich, duldsam gegen Andre. Schon sein Aeusseres verkündete mehrere dieser Eigenschaften. Seine Stirne war die des Denkers, sein verschlossenes Auge

verkündete durch die Zuckungen seiner Muskeln, dass in dieser dunkeln Hülle ein Genius wohne (1). Der Ton seiner Stimme, sein ganzes Benehmeu war der Ausdruck einer glücklichen Vereinigung von Liebe und Kraft. Wer vor unserm alsatischen Ossiane ohne Ehrfurcht und Rührung stehen konnte, dürfte wohl nicht leicht einer schönen Empfindung fähig seyn. Wie selten klagte er über das auf ihm haftende Unglück! wie warm beklagte er seine Unglücksgefährten! Lesen Sie, meine Freunde, sein Gedicht auf die blinde Virtuosin, Therese Paradies a), wie tief ergreifen die Strophen:

Es stieg ein schwarzer Drache, —
Die Mutter sah ihn nicht, —
Aus einer faulen Pfütze,
Und blies, wie fahle Blitze,
Sein Gift mir ins Gesicht.

Da ward es plötzlich dunkel
Und einsam um mich her;
Es konnten meine Augen
Kein Licht mehr in sich saugen,
Die Sonne schien nicht mehr.

O Mutter, liebe Mutter!
Rief ich der Guten zu,
Und hieng an ihrer Wange,
Wie bang ist mir, wie bange,
Wo bin ich, wo bist du?

a) S. Pfeffels poetische Versuche. Tübingen bey Cotta, 1802 und folgende Jahre. Th. 1. S. 64.

Sie netzte mich mit Thränen,
Rief Gott im Himmel an,
Bat Menschen mir zu helfen,
Und keiner konnte helfen
Von allen, die mich sahn.

Von gleicher Zartkeit ist sein *Minnelied zweyer Blindgebornen.* a) Das Leiden (2) hatte etwas heiliges für ihn, er hielt es gewissermassen für ein Guth. Aus der Fülle des Herzens sang er:

Ja, meine Theuern, auch der Schmerz
Hat seine Wollust für die Seelen,
Die durch das feyerliche Band
Vermengter Thränen sich vermählen. b)

Obschon Pfeffel sich seit seinem zwanzigsten Jahre nicht mehr an dem Farbenzauber der Schöpfung laben durfte, so war und blieb er doch immer ein zärtlicher Sohn der allliebenden **Mutter Natur.** **Auch von** ihm galt, **meine Freunde**, was der trefliche Prosaiker Engel in seinem Traum des Galilaei c) von Viviani erzählt: » Ob er » gleich des edelsten Sinnes beraubt war, so » erfreute er sich dennoch des Frühlings; » theils um der wiederkehrenden Nachti- » gall und der duftenden Blüthen, theils » um der lebhaftern Erinnerung willen, die

a) Th. 8. S. 57.
b) Th. 6. S 10.
c) S. Philosopl. fur die Welt.

» er an ehmalige Freuden hatte.» Es vergieng nicht leicht ein Tag, erlaubten es nur immer die Witterung und seine Gesundheit, an dem er nicht das Vergnügen des Lustwandens genoss. Ueberraschend war es dann oft, wann er plötzlich mit einem Feuer und einer Anschaulichkeit den Fremden auf interessante Standpunkte der vorliegenden Gegenden aufmerksam machte, die gewöhnlich nur einem Sehenden eigen sind; es war in der That bewundernswerth, in welchem Grade Gedächtniss und Phantasie bey ihm die Stelle des Gesichtes zu vertreten wussten. Mit derselben Innigkeit befreundete er sich auch mit Thieren und selbst leblosen Dingen die ihn umgaben. Erinnern Sie sich seiner Gedichte: *An ein Heimchen, an meinen Hund, an meinen Stock, an eine Schwalbe.* a) Der Mann, dessen Gemüth so kindlich war, musste auch ein religiöser Mann seyn, und dies war er. Ein Frömmler konnte er nicht seyn, einmal weil er kein Heuchler war, und dann weil es psychologisch unmöglich war, dass der lebhafte, witzige, jede Albernheit freymüthig belachende Pfeffel sich unter die pedantische Schaar grazienloser Zeloten und unberufner Zionswächter verirren konnte. Man höre ihn selbst in: *Der Domprobst*

a) S. Th. 6. S. 169. Th. 8. S. 15. Th. 9. S. 157. u. 189.

und Nachbar Hein, der Fakir, die Colonie, das Gebet a) u. s. w. Pfeffel glaubte an *Gott*, weil er die Göttlichkeit seiner eigenen Seele nicht misskennen konnte; an *Unsterblichkeit*, weil seinen Geist die Schranke der Endlichkeit empören musste; an die *Tugend*, weil er frühe schon die Fülle ihrer Seeligkeiten kostete. Auch die Christusreligion war ihm heilig. Er betrachtete den Stifter derselben, und wer sollte es nicht! als einen der ersten Wohlthäter der Menschheit. Wie schön spiegelt sich sein religiöses Gefühl in seiner Uebersetzung der Delille'*schen Dithyrambe* über Unsterblichkeit, in seinem Choralgesange *Jehovah*, (3) und seinem Gedichte: *der Tod.* b) Weil sein Herz für alles Gute glühte, so handelte er auch rastlos für dasselbe. Trotzend den Fesseln eines oft kranken Körpers, war er unermüdet und uneigennützig *thätig;* ein Grundsatz der sich bey ihm jeden Tag verwirklichte, war *der* des grossen Baco: Arbeit ist der süsseste Genuss, *labor ipse voluptas.*

Wohl denen die den Treflichen in seinen nähern Verhältnissen bemerken konnten! So mancher bewunderte Mann hört auf es zu seyn, erblicken wir ihn in dem Kreise der

a) Th. 1. S. 83 und 84. Th. 2. S. 33 und 201.
b) Th. 1. S. 198.

Seinen, entkleidet von der Glorie des Ruhms, in seinen rein-menschlichen Beziehungen. Pfeffels Wohnung war ein Tempel jeder häuslichen und freundschaftlichen Tugend. Sehr frühe verlor er seinen treflichen Vater, (4) früh auch seine Mutter. Sein kindliches Herz bewahrte ihnen eine dankbare Verehrnng. Vaterstelle vertrat bey ihm sein, um zehn Jahre, älterer Bruder Christian Friedrich Pfeffel, in dem Frankreich und Deutschland einen der ausgezeichnetsten Geschäftsmänner und Diplomatiker schätzten.(5) Die gegenseitige Liebe dieses edeln Brüderpaars kennt jeder Freund der Pfeffel'schen Familie. Zahlreiche Spuren dieser Anhänglichkeit finden sich in den Gedichten unsers Pfeffels. Seine *Threnodie* auf den, im Jahr 1807 erfolgten, Tod des geliebten Bruders a) ist der würdigste Denkstein den er seinem Andenken errichten konnte. Pfeffel war ein beglückender und glücklicher Gatte. Ehre und Preis der treflichen Matrone, die nun in der Erinnerung an schön erfüllte Pflichten Beruhigung und Muth findet! Meine Lieben, es war wohl kein gewöhnlicher Beweis von Seelengrösse und Liebe, da dieses seltne Weib als blühendes Mädchen den Trauring von der Hand eines Blinden annahm. (6) Sie kannte

a) S. das Alsatische Taschenbuch für 1808.

Pfeffels Werth, weil ihr Herz des seinigen würdig war. Wie zärtlich wurde ihre Liebe erwiedert! aus der Tiefe des Gefühls flossen Pfeffels Gedichte an *Doris*. Ich erinnere vorzüglich an *die Tanne*, *die Turteltauben*, *die Capelle*. a) Wer bliebe kalt bey den Schlussstrophen dieses letztern Gedichts:

Dein Benno war blühend; ihm lachte das Glück,
Und dieser kömmt blind aus der Ferne zurück,
Ach und hat nichts mehr zu hoffen.

Nichts mehr? sprach Guta und küsst' ihn entzückt,
Und nezt sein Antlitz mit Zähren:
Mein Benno bedarf einer leitenden Hand,
Die reich' ich ihm morgen zum ewigen Pfand
Der Treue vor Gottes Altären.

Er sinkt der Edlen zu Fuss und lallt
Des Segens schmelzende Töne.
Hier wo er die Traute wieder fand,
Hier weihte der Priester das heilige Band,
Und Engel feyrten die Scene.

Auch jene Scene feyerten sie,
Da deine Hand mich wählte,
O Doris! lange schon bist du mir,
Was Guta dem Pilger; Dank sey dir,
Dass ich kein Mährchen erzählte. „

Mit gleicher Liebe umfieng er seine Kinder, (7) ihre Gatten, seine Enkel, seine Schwägerin, die ihm durch die Anhänglichkeit an seinen Bruder und durch ihren per-

a) Th. 2. S. 176. Th. 3. S. 10. Th. 6. S. 55.

sönlichen Werth gleich theuer war. Wie gern öffnete er sein Herz häuslichen Freuden, welche Feste waren ihm theurer als Familienfeste. Im Anfange dieses Jahrs, also wenig Monden vor seinem Tode, feyerte er seine goldne Hochzeit. Schmerzlich süsse Erinnerungen! — Pfeffel war die Seele seines häuslichen Kreises, ermunternd, belebend, stets besorgt für das Wohl der Seinen, stets bereit sich nützlich zu machen durch Rath und That. Dies war er auch für seine *Freunde*. Wir kennen, meine Theuern, die Seeligkeiten der Freundschaft; nur ein entweihtes Herz, das in den Fesseln der Selbstsucht schmachtet, hat sie nie empfunden. Pfeffel, einer der besten Sterblichen die je lebten, gestand oft mit Wonne, was uns Cicero von Ennius erzählt, dass er die Freundschaft für das *Leben des Lebens* achte. a) Biedermänner *Colmars*, die ihr Pfeffels nähere Freunde wart! (s) ihr denen der beneidenswerthe Vorzug zu Theil wurde, den Trefflichen oft in euerm Kreise zu besitzen, ihr wisst es, welch ein treuer, ergebener, dienstwilliger, warmer, herzlicher Freund Pfeffel war. In seinem Händedruck, in seinen Umarmungen bebte ein Vorgefühl von der Liebe der Seeligen.

a) Vita vitalis. S. Cicero de amicitia.

Wie zart mahlte er selbst die Freundschaft in seinem Sinngedichte:

Das Epheu. a)

Seht diesen Eichenstamm, gestürzt vom Ungestümm
Des Wettersturms, liegt er im traurigen Gefilde.
Um ihn schwang Epheu sich und fiel und stirbt mit ihm.
O Freundschaft! dich erkennt mein Herz in diesem Bilde.

Und ein solcher Freund war Pfeffel, dies werdet ihr dankbar bekennen, zahlreiche Edeln des Vaterlandes (9) und des Auslandes. Pfeffel war reich an Freunden, denn sein Herz war reich an Liebe. Innig war er verbrüdert mit vielen seiner vorzüglichsten Zeitgenossen. An seinem Freundschaftsaltare strahlten die unvergesslichen Namen: Bodmer, Breitinger, Gellert, Göckingk, Gotter, Hirzel, J. G. Jacobi, (10) Sophie La Roche, Lavater, (11) Less, Wilhelmine Müller, (12) v. Nicolai, Salis, Voss. (13) Auch die *helvetische Gesellschaft*, deren Mitglied Pfeffel war, weiht ihm gewiss ein freundschaftliches Andenken.

Nicht minder ehrwürdig, meine Guten, erscheint uns Pfeffel, betrachten wir ihn als *Welt-* und *Staatsbürger*. Ewig wahr ist es, so fremde auch diese Sprache den trägen Sklaven

a) Th. 2. S. 188.

der Finsterniss und der Selbstsucht seyn mag, es ist des Menschen heiligster Beruf: die Erde, die ihm ein Gott anvertraute, zu verschönern, durch Gutes thun, durch nützliche Unternehmungen, durch physiche, moralische und intellectuelle Veredlung ihrer Bewohner. Kein Stand hat ausschliesslich diesen Auftrag, er ist an Jeden ergangen; denn, wie vor Jahrtausenden schon ein tugendpredigender Dramatiker sagte: das Menschliche soll dem Menschen nie fremde seyn. Eben so wahr legt einer der ersten Redner des Alterthums a) einem der grösten Helden desselben die Worte in den Mund: Die Menschen haben das Daseyn erhalten unter der Bedingung, dass sie die Weltkugel, welche wir Erde nennen, beschützen; *homines sunt hac lege generati, qui tuentur illum globum, quae terra dicitur.* So dachte, so handelte Pestel. Er ehrte in dem Menschen die Menschheit, er glaubte an ihre Perfectibilität und freute sich, so oft er seinen Glauben durch die Erfahrung bewährt fand. Jede nützliche Entdeckung, jede Erweiterung des Gebietes menschlicher Erkenntniss war für ihn ein Sieg, der in seinen Augen auch darum schön war, weil er keine Thränen kostete. Sein weltbürgerliches System vertraut er uns selbst in seiner

a) Cicero in seinem *Somnium Scipionis.*

schönen Epistel an den unvergesslichen Philosophen und Staatsmann Schlosser. a) Er sagt:

Ein Philosoph muss gut regieren,
Wie König Fritz bewiesen hat.
Das Ding möcht ich wohl auch probieren,
Doch erst wenn sich mein Herbst genaht.
Allein wie würd ich Potentat?
Ey nun, wie man es sonst geworden!
War nicht der erste Monokrat,
Wie wir, aus dunkelm Bürgerorden?
Kurz! dafür liess ich meine Fey
Und ihre Zaubergerte sorgen:
Sie müsste meiner Schwärmerey
Ein Stück der östlichen Türkey
(Man theilt sie doch heut oder morgen)
Zu Staatsexperimenten borgen.
Ich sag ein Stück; denn sind ich schon
Auf meinem Pädagogenthron,
Wie schwer es ist, nur fünfzig Seelen
Mit weiser Sorgfalt zu befehlen,
So würd ich der Vernunft zum Hohn
Gewiss kein grosses Reich mir wählen.
Du müsstest, Freund, mein Sully seyn,
Und mich mit deiner Weisheit leiten:
Sie kann zum Antonin mich weihn,
Und meiner Völker Glück bereiten.
Du hülfest mir mit Löwenmuth,
Doch nie mit Inquisitorswuth,
Die Hyder Vorurtheil bestreiten.
Das Himmelskind, die Toleranz,

a) Th. 3. S. 159.

Müsst uns mit ihrem Sternenkranz
Zum Kampfe leuchten. Mein Exempel,
Und nicht der Thurm auf meinem Tempel,
Bewiese meiner Nation
Den Vorzug der Religion,
Die ich bekenne. Den Prälaten
Vertraut ich Rauchfass und Altar,
Doch nie die Kasse meiner Staaten.
Der Cönobiten bunte Schaar,
Die Ketzer und die Renegaten,
Selbst Maurer und Illuminaten
Behielt ich ohne Furcht im Land,
Nur Zöllner nicht und Advokaten
Und keinen stolzen Ritterstand.
Ich schnitzte mir auch wohl Soldaten
Doch nicht aus jedem Unterthan:
Und wollt ich ja durch Heldenthaten,
Als Muster eines Tamerlan,
Im Buche der Zerstörer glänzen,
So steckt' ich alle Residenzen
Von mehr als tausend Häusern an,
Sie, die uns die Apostel senden,
Die lachend unsre Töchter schänden,
Und unsrer Söhne Mörder sind.
Du siehst, ich kann auch reformieren;
O Freund, das lernet sich geschwind,
Fängt man nur erst an zu regieren.
Doch, lieber Herr Geheimer Rath,
Was machen wir mit den Poëten,
Die Platon ausgemustert hat?
Ich dächte, sie und die Propheten,
Samt ihren Vettern, den Hermeten
Vertrügen wir in unserm Staat,
Wenn sie dabey nur graben können:

Man muss dem Käfer in der Saat
Sein Bischen Leben nicht missgönnen.
Der Exorcisten finstre Zunft
Und alle Proselytenmacher
Verbannten wir als Widersacher
Der allgemeinen Volksvernunft.
Sonst folgten wir, um aufzuklären,
Dem leisen Gange der Natur:
Der Waizen auch der fettsten Flur
Treibt anfangs Gras, und dann erst Aehren.
Die Sklaven machten wir zwar frey,
Doch, was noch klüger ist, wir gäben
Den Freygelassnen auch zu leben,
Sonst ist die Wohlthat Barbarey.
Die Galgen, welche die Verbrechen
An rohen Uebelthätern rächen,
Liess ich (man nenn es Tyranney)
Auf ihren düstern Hügeln stehen,
Bis wir mit eignen Augen sähen,
Dass Mörder, die am Schiffseil gehen,
Zum Ruhm der neuern Policey,
Zu guten Bürgern sich bekehren.
Das biedre Landvolk würden wir
Nach deinem Katechismus lehren,
In ihm den ersten Stand verehren,
Und nie von seinem Marke zehren.
Fern sey von uns, ihm sein Glas Bier
Und sein Stück Fleisch zum Mittagessen
Physiokratisch vorzumessen.
Besitzt der Bauer Ueberfluss,
So theilt er ihn mit seinem Magen
So gern als der Canonicus.
Im Krug vergisst er seine Plagen,
Das Trinklied übertönt die Klagen.

Die Fidel hebet seinen Fuss
Auch dann, wenn Fesseln ihn zernagen
Und diese Kinderfreuden muss
Ein Landesvater nie versagen;
Da sie selbst den Antropophagen
Mit Königsmasken nichts verschlagen.
Nein, Freund! nie will ich im Genuss
Des Lebens meine Bürger stören,
Und hüpfen sie in muntern Chören
Um meinen unbewachten Thron,
So misch ich mich in ihre Reihen,
Um mit den Frohen mich zu freuen:
Dies sey dann meiner Arbeit Lohn.

Wer ehrt nicht in diesen Zeilen den liberalen und hell denkenden Weltbürger? Doch Pfeffel war keiner von jenen faselnden Cosmopoliten, die, ich sage nicht vor den Bäumen den Wald, sondern vor dem Walde die Bäume nicht sehn. Er vergass über der Welt sein Vaterland nicht, er war ihm mit treuer Anhänglichkeit ergeben. Sein Beyspiel bewies, wie thöricht es sey zu glauben: man könne in einem monarchischen Staate keinen Patriotismus haben. An den Schicksalen Frankreichs nahm er den lebhaftesten Antheil. Mit so manchem gefühlvollen Denker freute er sich bey der Morgenröthe der französischen Revolution der lauten Anerkennung unverjährbarer Menschenrechte; mit Wärme sang er am grossen Bundestage:

Alsa, siehst du jene Schaar
Mit dem Blitz bewehrt,
Die vereint am Bundsaltar
Frey zu sterben schwört. u. s. w.

Er trauerte mit allen Guten bey den Gräuelscenen der Schreckens-Epoche, und hochauf schwoll seine Brust, als er sein Vaterland gerettet sah durch einen Helden. a)

Das Schiff wird überall bedroht;
Schon fassen es die scharfen Zacken
Der ausgeworfnen Enterhacken;
Schon wühlt die Glut in seinem Schoos;
Schon hebet des Verderbens Loos
Sich aus der Urne des Geschickes,
Als aus dem fernen Orient
Ein Sohn des Sieges und des Glückes
Schnell, wie ein Gott, die Wolken trennt,
Die Feinde schrecket, den Despoten
Die Arme lähmt, und den Heloten
Die Menschenrechte wieder schenkt.
Er stellt sich muthig an das Steuer,
Das er mit weiser Stärke lenkt;
Noch knirscht, noch schäumt das Ungeheuer
Der Zwietracht um sein waches Ohr,
Noch recket hinter seinem Schleyer
Der Hass den schwarzen Kamm hervor.
Doch er, bewehrt mit Herkuls Keule,
Steht fest wie des Pompejus Säule,
Auf die er seinen Nahmen schrieb.

---

a) Th. 8. S. 107.

Pfeffel bekleidete, soviel mir bewusst ist, nur zwey Aemter. Er war Mitglied des *Directoriums und General-Consistoriums* der Protestanten Augsburgischer Confession für die Departemente des Ober- und Nieder-Rheins und der Murthe. In dieser Eigenschaft war ihm hauptsächlich die Leitung der protestantischen Angelegenheiten im Oberrheinischen Departemente übertragen. Mit seltnem Eifer unterzog er sich diesem Geschäfte, er der mit Recht in dem Protestantismus das heilige Asyl der Glaubensfreyheit sah. Er war auch *Uebersetzer* der Präfektur des Oberrheins. So wenig dieses Amt Pfeffels hohen Talenten entsprach, so bewies er doch in demselben eine seltene Berufstreue. (14) Und wie freute er sich des Guten das um ihn her geschah, wie froh rühmte er die Thätigkeit eines Noel, eines Despontes. a) Pfeffel war geliebt von seinen Mitbürgern, geehrt von seinen Obern, geschätzt von der Regierung. Napoleon, der auf eine ausgezeichnete Weise dem Sänger *Oberons* und dem Dichter der *Iphigenie* seine Achtung bewies, bezeigte auch unserm Pfeffel seine wohlwollende Werthschätzung. (15) Ehre dem Helden der von Feinden umringt, die friedlichen Künste

a) Th. 9. S. 53 und 55.

der Musen liebt und ihre Priester schützt! Pfeffel war dieser Huld werth; Europa kennt die Verdienste die er sich als *Gelehrter* und *Schriftsteller* erwarb. Mit rastlosem Flesse suchte er sich als Jüngling die ausgebreitetsten Kenntnisse zu erwerben, um in reifern Jahren aus der eignen Erndte wieder für Andre säen zu können. Die ältern und neuern Sprachen, Philosophie, Geschichte, Geographie, wusste er sich in einem hohen Grade anzueignen. Als Belege für seine Kunde beyder letztern Wissenschaften nenne ich blos sein *historisches Magazin für den Verstand und das Herz*, und seine französische Uebersetzung der Sach- und Bandereichen Erdbeschreibung *Büschings*. (16) Welch einen edeln Gebrauch er von seinen Kenntnissen machte, wissen Sie, meine Freunde; ich darf nur an die treffliche, durch ihn gestiftete und geleitete Erziehungsanstalt, an seine *Militär-Schule* (17) erinnern. Durch sie erwarb sich Pfeffel das neidenswerthe Recht, seinen Nahmen ins Buch der Menschheit an die Seite eines Basedows, Salis-Marschlins, Salzmanns, Pestalozzi's schreiben zu dürfen. Dankbare Zöglinge, die ihr zerstreut in den Landern der Erde nach Pfeffels Sinne und Grundsätzen, d. h. nach dem Geiste der Tugend, der socratischen Weisheit, der Huma-

nität wirket, auch aus euerm Munde wird des Unvergesslichen Lob ertönen ohn' Unterlass. Und, meine Freunde, welche Empfindungen durchbeben unser aller Herzen, erheben wir den Blick nach dem strahlenden Tempel der Musen! denken wir an Pfeffel den *Dichter*.

Ein Regenstrom aus Felsenrissen,
Er kommt mit Donners Ungestüm,
Bergtrümmer folgen seinen Güssen,
Und Eichen stürzen unter ihm,
Erstaunt mit wollustvollem Grausen
Hört ihn der Wanderer und lauscht,
Er hört die Fluth vom Felsen brausen,
Doch weiss er nicht, woher sie rauscht,
So strömen des Gesanges Wellen
Hervor aus nie entdeckten Quellen.

Verbündet mit den furchtbar'n Wesen,
Die still des Lebens Faden drehn,
Wer kann des Sängers Zauber lösen,
Wer seinen Tönen widerstehn?
Wie mit dem Stab des Götterboten
Beherrscht er das bewegte Herz,
Er taucht es in das Reich der Todten,
Er hebt es staunend himmelwärts,
Und wiegt es zwischen Ernst und Spiele
Auf schwanker Leiter der Gefühle. a)

Wohl ist es wahr, was der göttliche Sänger dieser Strophen, was Schiller sagte:

Ernst ist das Leben, heiter ist die Kunst.

---

a) S. Schillers Macht des Gesangs.

Jedes Volk, jedes Zeitalter huldigte dem Zauber der Poesie. Ihren Tönen lauschte der geistreiche Grieche wie der welterobernde Römer, und die Ritter des Mittelalters vergassen ihre Fehden bey den zarten Liedern der Minnesänger und Troubadour's. Es freue sich jedes Land seiner Sänger! es freue sich Germania der Seinigen und ehre sie! Ewiggrünende Lorbeern auch Dir, Pfeffel! den die holden Camönen zu ihrem Liebling erwählten, der ihre süssen Offenbarungen uns unentweiht mittheilte. Schön und wahr sang von Dir ein eben so anspruchsloser als kenntniss- und gefühlvoller Mann (18).

Durch wen begeistert sprechen Baum und Quelle?
Wer entlockt Weisheit, eingeprägt vom Schöpfer,
Stummen Geschöpfen, dass sie der Vernünftgen
Thorheit beschämen?

Durch wen spricht Weisheit treffendere Worte,
Straft des Bedrückers unverschämte Stirne,
Geisselt den Thoren mit verdientem Spotte,
Wie er auch heisse?

Preis sey dem Dichter unbefleckten Namens,
Der seinen Griffel nur der Wahrheit weihet,
Dessen Gebilde all' für ächte Kinder
Tugend erkennet!

Preis sey dem Sänger, der mit Perlenkränzen
Krönt edler Schwestern holde Engel-Liebe;
Lehrt der Versöhnung seliges Geheimniss
Streitende Brüder!

Im Strom der Zeiten, der, wie kein Jahrhundert,
Staaten und Sitten, Tugenden und Namen
Mächtig dahin reisst, steht in reinem Lichte
Pfeffel, der Dichter.

Frühe schon lernte unser Pfeffel,[a]) eingeführt durch seinen Bruder, der mit den bedeutendsten Schriftstellern jener Zeit in Verbindung stand, einen Mann kennen, der sich um die deutsche Sprache, Prose und Poesie, so wie um Tugend und Religion gleichviel Verdienste erworben hat — den unsterblichen Gellert. Oft hörte ich Pfeffeln mit seliger Rückerinnerung von den Stunden sprechen, die er in dem Umgange mit diesem Trefflichen verlebte. Nie erlosch sein dankbares Andenken. Wie zart empfahl er Schonung für Deutschland einem jungen französischen Krieger, dem Grafen von Custine, um seines Verehrten willen:

Freund, pflanzest du auf deutsche Wälle
Einst dein Panier mit tapfrer Hand,
So denke stets, auch diese Stelle
Gehört zu Gellerts Vaterland. *b*)

Welchen Einfluss diese Bekanntschaft auf Pfeffels Bildung zum *Fabeldichter* hatte, sagt er uns selbst in seinem Gedichte: *Pha-*

---

a) Er studierte zu Halle, und bereiste einen Theil Deutschlands vom Jahr 1750 — 1753.

b) Th. 2. S. 118.

bus und der Hirtenknabe, a) worin er sich als Gellerts Schüler verkündet. Nun lässt sich wohl nicht bestimmen, ob Lehrer oder Zögling der grössere Meister seye, da ein jeder auf seinem Wege in den Tempel der Unsterblichkeit eingieng. Wahr dürfte es indessen seyn, dass Gellerts Fabeln sich vorzugsweise zum unterhaltenden Lehrbuche für die *Jugend* eignen, während der *Mann* mit immer neuem Genusse Pfeffels zartempfundene, tiefgedachte, schön und rein ausgesprochene Apologen lesen wird. Man erinnere sich an sein mit Lafontain'scher Naivetät geschriebenes

Johanniswürmchen:

Ein Johanniswürmchen sass,
Seines Demantscheins
Unbewusst, im weichen Gras
Eines Bardenhains.

Leise schlich aus faulem Moos
Sich ein Ungethüm,
Eine Kröte, her und schoss
All ihr Gift nach ihm.

Ach, was hab ich dir gethan?
Rief der Wurm ihr zu.
Ey, fuhr ihn das Unthier an,
Warum glänzest du?

---

a) Th. 1. S. 3.

Und an: der *Freund in der Noth*, der *Retter*, die *Nachtigall und der Staar*, die *Turteltaube und der Papagay*, der *Pelikan*, der *Leopard und das Eichhorn* a) u. s. w. Gleiche Verdienste besitzen Pfeffels *Erzählungen*. Ich berufe mich auf: *Baharam*, *Pythagoras*, der *Leichnam*, die *Urne*, das *Gebet*, der *Perlenkranz* b) und andere. Dieselbe Auszeichnung gebührt seinen, obgleich in Prosa, dennoch mit der ganzen Wärme, Fülle und Zartheit poetischer Darstellung geschriebenen *romantischen Erzählungen*. c) Der Verfasser einer *Mathilde*, *Klementine*, *Lina von Saalen*, darf wohl ohne Partheylichkeit an die Seite unserer besten Erzähler, neben einen Lafontaine, Huber u. s. w. gestellt werden. Pfeffel war nichts weniger als ein funkelnagelneuer Carfunkel-Romantiker; er erlaubte es sich sogar, zuweilen mit diesen Herren seinen Spass zu treiben; allein er liebte die Dichtungsart der Romanze, und lieferte in diesem Fache Gedichte, die zu den Vorbildern gehören. Er glaubte mit Bouterweck,

---

a) Th. 2. S. 39. Th. 1. S. 72. 182. 193. Th. 2. S. 122. 178. Th. 5. S. 12.

b) Th. 2. S. 17. 86. 155. 201. Th. 4. S. 160.

c) Diese Erzählungen finden sich zerstreut, vorzüglich in Cotta's *Flora*. Sie werden in kurzer Zeit dem Publikum in einer Sammlung übergeben werden.

dass der Charakter der Romanze und Ballade nicht in mystischem Geschwätze und Geklingel, sondern »auf dem altväterlich-treuherzi»gen Styl im Geiste der romantischen Ritter»zeit beruhe.» a) In diesem Sinne arbeitete Er; von ihm geleitet, schrieb er seine *Romanzen, Balladen, Legenden, Sagen*, die einen nicht unbedeutenden Theil seiner poetischen Werke ausmachen. Man lese:

Emma und Eginhard. b)

Geh, Betty, schliess die Halle zu,
Und gib die Harfe mir;
Von einem Fräulein, schön wie du,
Sing ich ein Liedchen dir. u. s. w.

Aurora und Tithon, Rœschen, Usge und Zacchi, Freundschaft und Liebe, Bathilde, der *alte Hein, Guarin und Lydis*, die *Brücke der Wittwe* c) u. s. w.

Auch im *dramatischen* Fache übte sich Pfeffels Muse. Der Bescheidenheit des Dichters, und der Zeitgenossen Hange, das Alte über dem Neuen, und das Neue über dem Neuesten zu vergessen, ist vielleicht zuzuschreiben, wenn nur einige Litteratoren sich

---

a) S. seine Aesthetik.

b) Th. 1. S. 57.

c) Th. 1. S. 87. Th. 2. S. 14. und 203. Th. 4. S. 203. Th. 5. S. 143 und 205. Th. 8. S. 43 und 97.

aus Küttner und Meusel erinnern, dass Pfeffel geschrieben habe: der *Schatz*, ein Schäferspiel; der *Einsiedler*, ein Trauerspiel; *Philemon und Baucis*, ein Schauspiel; *theatralische Belustigungen*, nach französischen Mustern, fünf Sammlungen; *dramatische Kinderspiele*.

Die *idyllische* Dichtungsart wurde von Pfeffel nur spärlich ausgestattet, was sich wohl am leichtesten aus seiner Blindheit erklären lässt. Man muss, um in der *beschreibenden Poesie* etwas Ausgezeichnetes zu leisten, die Natur gewissermassen täglich in den verschiedensten Momenten beobachten; man muss, um mit Kleist zu reden, auf die *poetische Bilderjagd* ausgehn können; und dazu wird der Gebrauch aller äussern Sinne, vorzüglich der des Auges erfordert. Dennoch ist Pfeffels *Galathea* a) eine klassische Ekloge, was die Freunde Theokrits und Gessners gern bekennen werden. Empfindsamkeit und Witz, so sehr sie auch nach herrschenden Vorurtheilen einander entgegengesetzt werden, entspringen beyde aus einer Quelle, aus derselben Reizbarkeit, aus derselben Empfänglichkeit, schnell eine treffende Verwandschaft zwischen Gegenständen, Begriffen und Gefühlen zu entdecken. Es ist dieselbe Seelenkraft, die bey

a) Th. 1. S. 41.

der Cypresse Trauer erwekt und bey dem Affen an den Gecken erinnert. Daher war Pfeffel in dem sentimentalen, so wie in dem satyrischen Sinngedichte und in der eigentlichen Satyre (19) beynahe in gleichem Grade glücklich. Bewähren dürften diese Behauptung: *Das ertrunkne Weib, das Orakel, Circe, die vierte Satyre des Boileau, Jost, das Diadem, auf eine Wiege, Satan, Hyacinthe am Schminktische,* [a] und das so wahr, so treffend, so zart gesagte Gedichtchen:

Der Nebelstern. [b]

Erst nach Aeonen fällt das Licht
Des Nebelsterns aus dunkler Ferne
Blass auf den Erdball. Gleichst du nicht,
O Wahrheit! einem Nebelsterne?

Das kritische Collegium hat zuweilen bemerkt, dass Pfeffels Witz sich nicht immer gleich bleibe, und dass man durch manche seiner Epigramme an das Sprichwort: *nonnunquam dormitat bonus Homerus*, erinnert werde. Dies mag seine Richtigkeit haben; doch was noch weit weniger bezweifelt werden kann, ist das Daseyn einer nicht kleinen Zahl gutmüthiger Freunde der Behaglichkeit mit und ohne Titel, die ihr Le-

---

a) Th. 1. S. 21. 71. 81. 103. Th. 3. S. 34. 88. Th. 4. S. 172. Th. 6. S. 19. Th. 6. S. 149.

b) Th. 9. S. 13.

ben *durchschlafen*, ehe sie dem Herrn oder sonst Jemanden *entschlafen*, ohne dass sie jemals Homere gewesen wären. Die meisten Satyren können als Lehrgedichte betrachtet werden; auch Pfeffels schönste *Episteln* sind didaktisch. Schon der Verfasser der Charaktere teutscher Dichter und Prosaisten a) bekennt von seiner Epistel *an Phöbe*, b) sie habe: » Stellen von ungewöhnlicher Stärke, » wahres Gefühl und eine gewisse Feinheit » des Ausdrucks, der Pfeffels Vertraulich- » keit mit den besten französischen Dichtern » verräth. » Ein gleiches Lob ertheilt Eschenburg diesem Gedichte. Ich weiss es, meine Freunde, dass es Ihnen nicht missfallen wird, wenn ich Ihnen hier einige Stellen mittheile:

Suchst du dir lautre Freuden hier?
Ach, Phöbe, nichts gewährt sie dir,
Als Gottes Schöpfung und die Tugend.
— — — — — —
Glaub immer an die Sympathie
Verwandter Seelen: ohne sie
Fänd ich nicht Glück genug auf Erden.
Allein, o möchtest du doch nie
Durch dies Gefühl getäuschet werden;
Nicht auf den Lippen, in der Brust
Wohnt es, ist ewig wie die Jugend
Des Seraphs, rein wie seine Lust.

a) Berlin 1781 bey Christian Friedrich Voss und Sohn.
b) Th. 2. S. 161.

Ja meine Phöbe, ja die Tugend
Hat ihren Magnetismus auch,
Der, wie des Zephyrs warmer Hauch
Zwo Blumen sanft zusammenwehet,
Zwey Herzen die der Gottheit Ruf
Zu Bild und Gegenbild erschuf,
Sich schwesterlich entgegen drehet.
Doch, Phöbe, diese Wunderkraft
Ist nicht Instinkt, nicht Leidenschaft,
Aus der nur Scham und Eckel stammet.
Den Geist erwärmt sie, nicht das Blut,
Und läutert, wie die stille Glut
Das Golderz, die so sie entflammet,
Durch des Genusses Ebb' und Fluth,
Würzt ihre Freuden, stählt den Muth,
Wenn sie die Last des Daseyns quälet,
Und gab auch mir das höchste Gut
Der Erde, das Monarchen fehlet,
Ein Chor von Freunden, am Altar
Der Ewigkeit mit mir vermählet,
Die mir zum Schutz, gleich jener Schaar,
Die Jakob einst im Traum gesehen,
Auf Gottes Leiter vor mir stehen,
Und oben Er, im mildern Glanz
Der Vaterwürde.

Als Gegenstück zu diesem Gedichte können die Lehren *an Egle* [a] betrachtet werden. Mit gleichem Genusse haben Sie gewiss auch seine Epistel *an Zoe* [b] gelesen. Und welche Empfindungen muss nun sein Gedicht

---

a) Th. 3. S. 55.

b) Th. 3. S. 3.

an die Nachwelt erwecken! a) Die beweglichste Form der Poesie ist wohl die *musikalische* oder *lyrische*. Das Allegro des *Liedes*, das Adagio der *Elegie* ergreifen schnell und unwiderstehlich. Pfeffels *Türkenpfeife*, (20) sein *Familienlied*, seine *drey Blümlein* b) werden oft noch die Freuden eines traulichen Kreises erhöhen. Und ihr, zarte und gefühlvolle Seelen, denen der Tod die Wonne euers Lebens, Geliebte euers Herzens entriss, lauschet der Harfe Pfeffels, wenn er seinen *Sunim* beweint, c) den frühen Tod der engelreinen, holden *Fanny* beklagt, d) um seinen *Bruder* trauert. e) Pfeffel ist im Dienste des Leidens grau geworden, er selbst legt uns davon ein rührendes Bekenntniss ab. Heilige Klage, lass mich dich einweben in die Rede an Freunde, es ist Pfeffel, der Greis, der spricht.

Die heisse Quelle. f)

Sey mir gegrüsst, o Quelle,
Die salzicht, heiss und helle
Den blassen Fels durchbricht;
Auch selbst im kalten Winter
Versiegst du nicht.

---

a) Th. 8. S. 153.
b) Th. 2. S. 101. Th. 7. S. 60. Th. 8. S. 193.
c) Sein Erstgebohrner.
d) Ein Fräulein von Berkheim, s. Th. 8. S. 167.
e) S. die oben angeführte *Threnod.*
f) Th. 8. S. 169.

So netzt in dunkler Zelle
Der Thränen heisse Quelle
Mein blasses Angesicht,
Und selbst in meinem Winter
Versiegt sie nicht.

Und dieser edle, *grosse* Mann, meine Freunde! wandelt nicht mehr unter den Sterblichen. Ich sah seine abgestreifte Hülle im Sarge, ich sah sie hinabsenken in den Mutterschoos der Erde. Mag mich der Herzlose bespötteln, ich konnte in seinem Leichentuche nur das Lichtgewand, in seinem Grabe nur das Blumenthor der Ewigkeit erblicken. Wehet sanft, heilige Pappeln die ihr sein Grab beschattet! Theuer bist du mir, schwarzes Kreuz auf dem Todtenhügel des Unvergesslichen, in deinen kunstlosen Schriftzügen spricht die Wahrheit die einfachen Worte:

„ *Seine Seele gefiel Gott wohl!* „ (21)

Vater Pfeffel!" gefühl- und sinnvoller Dichter! socratischer Denker! muthiger Verfechter der Wahrheit, Heil Dir!... Nacht umflort nicht mehr deinen Blick, du wandelst im ewigen Lichte, eine schönre Sonne gieng dir auf. O vergiss auch in den Umarmungen der Seeligen nicht deine Lieben, die noch im Nebelthale der Endlichkeit weilen! Segne sie, segne uns alle, segne unsre Enkel, durch das unauslöschliche Bild deines Beyspiels!

ANMERKUNGEN.

(1) Schon von der Universität brachte Pfeffel böse Augen mit. Er hielt sich eine Zeitlang zu Strasburg im Hause seiner nachherigen Schwiegermutter, die seine Verwandte war, auf, wo das Uebel immer ärger wurde. Er musste sich endlich einer sehr schmerzhaften Operation unterwerfen, die ihn des Gesichts gänzlich beraubte.

(2) Ausser der Blindheit litt Pfeffel sehr oft an rheumatischen Zuständen, an Krämpfen im Kopfe, die sich in dem letzten Jahre in Magenkrämpfe und Harnblasenkrämpfe umwandelten.

(3) Dieser einfache Choralgesang wird in den protestantischen Kirchen des Ober- und Niederrheinischen Departements bey feyerlichen Veranlassungen nach einer sehr schönen, von einem Dorfschulmeister verfertigten, Melodie abgesungen. Er besteht in folgenden Worten:

Jehovah, Jehovah, Jehovah! deinem Namen
Sey Ehre, Macht und Ruhm: Amen! Amen!
Bis einst der Tempel dieser Welt
Auf dein Wort in Staub zerfällt,
Soll in unsern Hallen
Das Heilig, Heilig, Heilig erschallen.
Hallelujah! Hallelujah!

(4) Sein Vater war Stettmeister zu Colmar und *Jurisconsulte du Roi au département des affaires*

étrangères (Hofconsulent), eine Stelle, die man gegen das Jahr 1718 besonders für ihn errichtet hatte. Er starb, als unser Pfeffel zwey Jahr' alt war.

(5) Als ein solcher bewährte er sich in den ihm vom französischen Hofe und von mehrern deutschen Kabinettern anvertrauten Missionen, in seinem nach Henaults *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France* bearbeiteten *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne*, in seinen Beyträgen zu den *Monumentis Boïcis* und seinen unter dem Namen des Austrasiers in *Schlözers Staatsanzeigen* eingerückten Aufsätzen. Es ist bereits oben in der französischen Notiz bemerkt worden, dass Christian Pfeffel wenige Jahre vor seinem Tode aus den Händen des Kaisers NAPOLEON das Ehrenkreuz erhielt.

(6) Die bewusste Augenoperation geschah kurz vor Pfeffels Verheirathung mit seiner jetzigen Wittwe, Margaretha Cleophe geb. Divoux.

(7) Ein Theil seiner poetischen Weihe gieng auf eine seiner Töchter über. Friderike Pfeffel, die mit dem Herzen einer Antigone eine sehr seltene Geistesbildung vereinigt, übersetzte einige Fabeln ihres Vaters in französische Verse; auch stehen mehrere sehr gelungene französische Gedichte von ihr in *Jacobi's Iris* und in den *Archives litteraires*.

(8) Ohne die Namen dieser Wackern anzugeben, erinnere ich sie an den *Bartholdischen Garten* und an die *Lesegesellschaft*.

(9) Unter diesen nenne ich, ausser den bereits Bezeichneten, nach den mir bekannten Verhältnissen, den durch seine philosophischen Schriften so

rühmlich bekannten Herrn Degerando, Requetenmeister und General-Sekretair S. E. des Ministers des Innern, und die in jeder Beziehung edlen Familien von Berkheim und von Dietrich.

(10) Da Freyburg nur etwa acht Stunden von Colmar entfernt liegt, so war es den beyden edeln Barden oft vergönnt, sich zu besuchen und wechselsweise am Fusse der rebenbekränzten Vogesen und in den Fluren des herrlichen Breisgau's zu wandeln. Wollte ein poetischer Wanderer zu Altbreisach auf einige Augenblicke in dem freundlichen Gasthofe zum Salmen verweilen, so könnte er mit Nutz und Frommen einige Gläser des sehr zu empfehlenden Margräver oder Oberelsässer Weins den beyden Lieblingen des delphischen Gottes weihen; denn hier sassen sie oft und erfreuten sich der Musen und ihrer Freundschaft.

(11) Wie lebhaft Pfeffels Schmerz über die von Lavater in der Revolution erlittenen Verfolgungen war, wissen die Schweiz und das Elsass. Pfeffel und Lavater führten über diese Begebenheiten eine Correspondenz in Hexametern, die von diesen Männern blos einigen Freunden mitgetheilt wurde, bald aber durch zahlreiche Abschriften in sehr viele Hände gerieth.

(12) Pfeffel unterhielt mit dieser unglücklichen, geist- und gefühlvollen, oft hämisch misskannten Frau bis an ihren Tod einen sehr freundschaftlichen Briefwechsel. *Wilhelmine Muller, geborne Maisch*, wird durch ihre Gedichte: auf den *Erzherzog Carl*, an *Selmar*, *Mein Thälchen an Edgar*, der *Todtengräber* u. s. w. noch lange unter den deutschen Dichterinnen eine ausgezeichnete Stelle behaupten.

(13) Pfeffel wurde im vorigen Spätjahre durch einen Besuch von Voss, dem Homerischen Sänger, und seiner ehrwürdigen Ernestine erfreut. Wenige Stunden nach Pfeffels Tode überbrachte die Post noch einen Brief von Voss an Pfeffel.

(14) Sein Hauptgeschäft in dieser Eigenschaft war, die deutsche Colonne des, jede Woche erscheinenden, officiellen Präfecturblatts zu besorgen. In der glücklichen Erfindung von Wendungen und Wörtern, welche die französische Kanzleysprache ausdrücken, kann er als Vorbild dienen. Ausserdem musste er auch die politischen, wissenschaftlichen und ökonomischen Aufsätze, welche auf Befehl der Regierung gedruckt wurden, übersetzen. So fand ich ihn z. B. vor einigen Jahren mit der Uebersetzung einer Anweisung zum Brandweinbrennen beschäftigt. Keine Mühe war ihm zu sauer. Er las sie, wegen den technischen Ausdrücken, seinen chemischen Freunden vor. Nie hielt er eine Arbeit für vollendet, so lang er noch fühlte, dass er etwas daran verbessern könne, und war dies nicht mehr der Fall, dann durfte wohl auch die Kritik zufrieden damit seyn.

(15) Bekanntlich erhielten *Wieland* und *Göthe* von dem französischen Kaiser das Ehrenkreuz; Pfeffeln bestimmte er ein lebenslängliches Jahrgehalt von 1200 Livres.

(16) Interessant wäre es auch die kleinen politisch-philosophischen Abhandlungen zu sammeln, die bey verschiedenen Veranlassungen aus Pfeffels Feder flossen. Ich erinnere hier nur an seine Rede über die *Erfindung des Schiesspulvers*, die er als Präsident der helvetischen Gesellschaft hielt.

(17) Die Stiftung dieses Instituts fiel, wo ich nicht irre, in die siebenziger Jahre. Erst als es eine grössere Ausdehnung gewann, erhielt es den Nahmen *Academie militaire* Das Militairische desselben bestand indessen nur in der äussern Form, weil Pfeffel diese, bey Zöglingen aus allen Ständen, vom Kaufmanne bis zum Fürsten, (der Fürst von *Isemburg*, nun General in französischen Diensten, war einer der Eleven) für die tauglichste der Zucht und Ordnung wegen hielt. Die Zöglinge wurden durch Lehrer im Hause, die man *Gouverneurs* hiess, und durch Lehrer die in der Stadt wohnten und auch sonstige Aemter bekleideten, unterrichtet. Pfeffel selbst ertheilte Unterricht. Die Gegenstände desselben waren alles dasjenige, was von Künsten und Wissenschaften für Knaben von 12 — 16 Jahren zu wissen nothwendig und nützlich ist, um in jedem Stande eine Grundlage zur weitern Fortbildung zu besitzen. Als Lehrer dieser Anstalt verdienen unter andern genennt zu werden: *Böll*, *Butenschon*, *König*, *Lauth*, *Luce*, *Weiland*, *Wild*, und vorzüglich der verstorbene Hofrath *Lerse*, Pfeffels thätigster Gehilfe.

(18) Herr Dahler, Professor an der protestantischen Akademie zu Strasburg, Verfasser eines schätzbaren *Handbuchs über die Geschichte der Litteratur und Kunst*, das zu Jena in der akademischen Buchhandlung im Jahr 1788 erschien. Ueber die Veranlassung dieses Gedichtes s. Alsatisches Taschenbuch 1806, und Pfeffels Beantwortung desselben in dem darauf folgenden Jahrgange dieses Taschenbuchs.

(19) Als prosaische Satyre dürften jetzt noch Pfeffels *Abentheuer einer Laus*, ein Aufsatz den er anonym in eine Strasburger Wochenschrift vom J. 1760, der *Sammler* betitelt, einrücken liess, eine fröhliche Lektüre gewähren.

(20) Dieses romantische Lied wurde veranlasst durch eine Tobackspfeife, die der, wenige Zeit vor dem Dichter, dessen Freund er war, verstorbene unvergessliche *Luce*, zum Geschenk erhalten hatte. Die Familie *Luce* besitzt noch diese litterärische Reliquie. Sonderbar genug steht dies Lied im *Wunderhorn* als fliegendes Blatt. Sollten die Herrn Wunderhornisten den Verfasser desselben nicht gekannt haben? Ey! ey! —

(21) Pfeffels Leichenfeyer war vorzüglich rührend durch die allgemeine Theilnahme. Von mehrern Meilen im Umkreise eilten würdige Männer herbey, um vereint dem Andenken des Trefflichen zu huldigen. Die angeführte Grabschrift ist dieselbe, welche er einst seinem Erstgebohrnen wiedmete.

AN DIE NACHWELT.*)

VON PFEFFEL.

1800.

Du, die mein guter Genius
Mir liebreich zur Gespielin schenkte,
Als mich der Fügung strenger Schluss
In stete Finsterniss versenkte,
O Muse! lange hast du schon
Dein holdes Trösteramt verwaltet,
Und statt der Welt, die mir entflohn,
Mir eine schönre vorgestaltet;
Ein eignes, buntes Feenreich,
Darin ich, einem Gotte gleich,
Mit unbegrenzter Macht geschaltet.
Lass mich vor meinem Schlafengehen
Noch mehr, lass mich die Nachwelt sehen,
Für die so mancher Autor schwitzte,
Dem Phantasus sein Fernglas lieh,
So mancher Held — und ach! zu früh
Auch meiner °°) jüngst — sein Blut verspritzte.
Vergönne deinem Ossian
O Muse! den so süssen Wahn,
Dass, hat sein Lämpchen ausgeglimmet,
Sein Nachlass auf dem Ocean

*) Da dieses Gedicht, ausser seinem ästhetischen Gehalte, als Selbstbiographie und Glaubensbekenntnis einen sehr vorzüglichen Werth hat, so hoffen wir, unsern Lesern durch den Abdruck desselben Freude zu machen.

°°) General Dessaix.

Der Zeit ein Weilchen oben schwimmet;
Und trift er einen Edlen an,
Der gern den Barden kennen lernte,
Der oft mit Phädrus Harfenklang
Der Sorgen Schwarm von sich entfernte,
So möge dieser Nachtgesang
Ihm und dem Häuflein guter Seelen,
Das seinen Vorwitz theilt, erzählen,
Getreu erzählen, was er war.
Mit heitrer Stirn und leichtem Herzen
Leg ich ihn auf den Hochaltar
Der Wahrheit, die selbst meinen Scherzen
Stets heilig, wie die Gottheit, blieb.
Nie hab ich ein Gefühl gelogen,
Nie dacht' ich anders, als ich schrieb,
Und hat ein Irrwahn mich betrogen,
So war's, weil er mir Wahrheit schien.
Von einer Mutter auferzogen,
Die streng, gleich einer Sparterin,
Die Pflichten ihres Standes übte
Und mit erhabner Schwärmerey,
Dem Schatten des Gemahls getreu,
Noch heiss ihn als Matrone liebte,
Ward ich als Kind von ihr belehrt
Des Vaters Beyspiel nachzustreben,
Dem Wahrheit mehr als Kronen werth,
Und Tugend mehr war, als das Leben.
O du, den noch der Bürger ehrt,
Du, den auch er einst Vater nannte,
Ach, dass ich, Edler, dich nicht kannte!
Der mich als Säugling schon verliess;
Ach, selbst dein Grabmahl ist verheeret,
Das oft der Greis mir segnend wies!
Die Wuth, die Tempel umgekehret.

Und die Noyaden ausgelacht,
Hat um die Hoffnung mich gebracht,
Dass einst mein Staub in gleicher Erde
Mit deinem Staub sich mischen werde.
Ha, Frevler! es giebt ein Asyl,
Das, vom Allmächtigen umzäunet,
Den Pilger am erklommnen Ziel
Mit seinen Lieben doch vereinet,
Und das kein Herostrat zerstört.
Warum blieb mir, den schon als Knaben
Des Todes Engel oft umgaben,
Sein Zugang — ach! so lang verwehrt?
Die unsichtbare Hand, die Sonnen
Wie Goldstaub in den Raum gesä't,
Den Knäuel des Geschicks gesponnen,
Und Thronen pflanzt, und Thronen mäht,
Sie, die des Erdendrama's Rollen
Den Menschen austheilt, diese Hand
Führt mich auf einem dornenvollen
Und weiten Weg in's bessre Land.
Doch, dass der Waller nicht erliege,
So legte sie mir in die Wiege
Den Schatz des Frohsinns, der noch jetzt
Mich aufrecht hält; und mich zu leiten
Durchs Thal der Widerwärtigkeiten
Hat sie den Vater mir ersetzt.
O Freund! o Bruder! Segen kröne
Dein graues Haupt, vom Gram gebeugt;
Du hast, beym Eintritt auf die Scene
Des Daseyns, mir den Weg gezeigt,
Und mich dem Weisen übergeben,
Der meinen Geist mit Licht genährt,
Die Kunst zu denken mich gelehrt,
Und die noch grössre Kunst zu leben.

Und als, noch eh mein Lenz verfloss,
Ein Wink des Vaters der Geschicke,
Vor meinem oft getrübten Blicke,
Den Schauplatz der Natur verschloss,
Tratst du in meine dunkle Zelle,
Und führtest mir die Freundin zu,
Die heute noch der Vorsicht Stelle
Bey mir vertritt; ja, Doris, du,
Du schufst mir eine neue Sonne,
Und küsstest mir die Thränen ab,
Du botst mir deinen Arm zum Stab,
Und Friede floss und heitre Wonne
Aus deinem Herzen in mein Herz;
Du stimmtest meiner Harfe Saiten,
Mein Lied sang nie der Liebe Schmerz,
Nur stets der Liebe Seligkeiten.
So schwanden unter Lust und Scherz
Mir meines Lebens Sommertage;
Das Lallen unsrer Kinder drang
Oft, gleich der Lerche Jubelschlage,
In unsern frohen Wettgesang.
Doch bald entstieg die erste Klage
Des Vatergrams, nur dem bewusst,
Der Vater war, am Sarkophage
Des Erstgebohrnen, meiner Brust.
Mein Sunim, frisch benetzet wieder
Die Vaterzähre dein Gebein;
Doch ach! sie fliesst nicht dir allein,
Noch mehr als einer deiner Brüder
Schläft neben dir im Friedenshain.
Nun wurde Sunims Todtenhügel
Mein liebstes, einziges Asyl,
Und mein verstummtes Saitenspiel
Umschleyerten die Rabenflügel

Der stygischen Melancholie.
Einst trat sein Geist im Sternenglanze,
Gekrönt mit einem Perlenkranze,
Im Traum vor meine Phantasie.
Zu lange hast du bittre Zähren
Um einen Seligen geweint;
Willst du mein Angedenken ehren,
So nütze; werd ein Kinderfreund,
Und bilde durch der Weisheit Lehren
Mir Brüder, bis uns Gott vereint.
So sprach der holde Geist, und küsste
Von meiner Stirn den süssen Traum.
So labt kein Born, kein kühler Baum
Das Herz des Wallers in der Wüste,
Wie mich sein Kuss. Ich wachte kaum,
So strömten ungeahnte Kräfte
Wie Balsamthau durch mein Gebein,
Und der Gedanke, dem Geschäfte
Des weisen Salis mich zu weihn, *
Erhob sich schnell in meiner Seele.
Gewiss gab ihn ein Gott mir ein;
Denn jetzt, da ich den Schritt erzähle,
Erschreck ich selbst vor meinem Muth,
Den jener edle Freund noch nährte.
Entflammt von einer heilgen Glut,
Die selbst der Priesterhass nicht störte,
Bestieg ich meinen kleinen Kahn,
Und wenn mir Ungewitter drohten,
So schloss ich fest an den Piloten,
Den sich mein Herz erkor, mich an.
Ach Gott! auch er ist bey den Todten;
Mein Lerse gieng mir auch voran!

* Stifter des Philantropins zu Marschlins.

Vier Lustern theilten wir die Freuden
Der Arbeit und die stillen Leiden
Der ernsten, klippenreichen Bahn.
Ob ich die rechte Strasse kannte?
Das sage du, geliebte Schaar,
Die dankvoll oft mich Vater nannte,
Mein Stolz und meine Wollust war.
Nun schmücken sie des Forums Hallen,
Und mancher baut sein Tusculum,
Ach! und schon viele sind gefallen,
Bedeckt mit Wunden und mit Ruhm.
Mein Auge weint auf eure Kronen,
Mein Herz missgönnt euch euren Schlaf.
O Gott! wie manche Legionen,
Aus allen Zungen, allen Zonen,
Hat schon der grosse Cenotaph
Der Revolution verschlungen!
Und gleichwohl hast du sie besungen,
Ruft Kriton. Wohl besang ich sie
Als Sieg der unverjährten Rechte
Der Menschheit über Despotie.
Besang ich auch die Henkersknechte,
Die sie entehrten? Wahrlich nie!
Mit Abscheu sah ich jene Scenen
Der Rachsucht und der Anarchie,
Bog vor dem Cromwell nie mein Knie,
Und feyerte, mit stillen Thränen,
Das Ende Ludwigs, dessen Blut
Für seiner Ahnen Fehler büsste,
Der auf dem Thron gerecht und gut,
Und gross war auf dem Blutgerüste.
Du warst ja doch ein Fürstenfeind,
Dies lehren viele deiner Lieder.
Schon wieder irrst du dich mein Freund;

Der Fürst, der, würdig über Brüder
Zu herrschen, ihrem Wohl sich weiht,
Ist mir ein Mann, von Gott erlesen
Zum Vorbild hoher Menschlichkeit,
Ein heiliges, verehrtes Wesen.
Nur fand es meine Muse klein
Erlauchten Gecken liebzukosen,
Und ihre Geissel traf allein
Die Zwingherrn mit und ohne Hosen.
Ich hasste jedes Sclavenjoch
Und würde den Tyrannen noch
Auf dem Schaffot ein Scheusal nennen.
Ja, Freyheit, Himmelstochter, dir
Soll noch mein letzter Weihrauch brennen,
Dir und der Freundschaft, welche mir
Der Menschheit reinstes Glück gegeben.
Sie ward von Gott mir zugeschickt,
Um meinem mühevollen Leben
Die Wonnestunden einzuweben,
Die mich auf meinem Weg erquickt.
Soll ich euch nennen, edle Wesen,
Euch, holde Todesengel? nein!
Wird einst im stillen Musenhain
Ein Edler meine Lieder lesen,
So wirds ihm fromme Wollust seyn,
Bey jenen euch geweihten Zeilen
Mit feuchtem Blicke zu verweilen;
Und doch ist aus der trauten Schaar
Noch mancher ungenannt geblieben,
Allein an meinem Hausaltar
Steht jeder Namen angeschrieben,
Der meinem Herzen heilig ist,
Das ach! schon viele seiner Lieben
Im Thal der Sterblichkeit vermisst.

Serena! Zoë! seltne Seelen!
Euch, deren Liebe wie Juwelen
Aus Gottes Schatz es einst geschmückt,
Hat ihm ein früher Tod entrückt.
Mein Schlosser auch hat mich verlassen,
Mein Schlosser, ach! mein Busenfreund!
Den süssen Wunsch, von ihm beweint,
In seinem Arme zu erblassen,
Hat mir die Vorsicht nicht gewährt;
Und weis ich, was mir Lebenssatten,
Bevor zu seinem grossen Schatten
Mein freyer Geist hinüber fährt,
Für Brüder, der Vollendung werth,
Berufen sind, voran zu gehen?
Schon hör' ich über deinem Haupt,
Vom Kranz der Märtirer umlaubt,
Des Friedensboten Fittig wehen;
Mein Lavater, hier meine Hand
Zum Abschied, bald nicht mehr verkannt,
Wirst du im Kreis der höhern Kasten
Des Geisterreichs, das du so gern
Erklommst, auf einem höhern Stern
Von deinem schönen Tagwerk rasten.
O du, des Thoren Qual und Spott,
Idee von einem zweyten Leben,
Dich konnte nur ein Gott uns geben,
Denn dich verwirklicht nur ein Gott.
Du deckst, gleich einem Demantschilde,
Des Dulders Brust; ein heitrer Blick
In der Unsterblichkeit Gefilde
Versöhnet ihn mit dem Geschick.
Nicht um des Todes grausem Bilde
Zu trotzen, beym Jehovah, nein!
Nein, um sein Leben zu ertragen.

Bedarf der Sohn des Staubes dein.
O hütet euch, um mich zu klagen,
Ihr Lieben, wenn von meinen Tagen
Der letzte wird entschwunden seyn.
Auch wenn der Tod Vernichtung wäre,
So müsstet ihr durch keine Zähre
Des Freygelassnen Grab entweihn.
Doch, gleich dem holden Morgensterne,
Winkt uns aus heilig dunkler Ferne
Der neuen Freystadt Wiederschein.
Nach ihr erhebet eure Blicke,
Ihr Kinder, meines Alters Schmuck,
Wenn mich — Vater der Geschicke
Von hinnen ruft. Ein sanfter Druck
Der Hand, die oft ans Herz euch presste,
Liebkose meine kalten Reste;
Und wollt ihr meinen Tod begehn,
So weiht den Tag zum Freudenfeste,
Und wiedmet es dem Wiedersehn.
Nur sucht mich nicht in meinem Grabe;
Nein, mein Gedächtnistempel sey
Die Halle, wo ich sorgenfrey
Mich oft mit euch gefreuet habe;
Hier feyert, den Agapen gleich,
Ein heitres Bundesmahl im Stillen,
Und les't des Vaters letzten Willen:
Seyd tugendhaft, und liebet euch!

NACHSCHRIFT.

Pfeffels Tod wurde tief und allgemein betrauert. Schon den 3ten May setzte mein schätzbarer Freund, Herr Rath Schnezler, in seiner Freyburger Zeitung durch einige warm und schön geschriebene Zeilen dem Unvergesslichen einen Denkstein. Am darauf folgenden Tage huldigte der in Strasburg erscheinende Niederrheinische Kurier mit Würde dem Andenken des Trefflichen. Auch die bedeutendsten Pariser Blätter beklagten den Tod des allgeliebten Sängers. Das General-Directorium der Augsburgischen Confession für die Departemente des Ober- und Niederrheins und der Murthe sagt in seiner trefflichen Ankündigung der diesjährigen Reformationsfeyer:

„Es ist des Directoriums Wille, dass das Andenken Pfeffels, welcher sich um unsre Kirchen so „verdient gemacht hat, in denselben mit gerechter „Erkenntlichkeit gepriesen werde. Pfeffels Bild „kann zur Ermunterung für gewählte Sprache und „Einkleidung dem Prediger, zum Nacheifer in „Amtstreue den Kirchenvorstehern; dem aufstrebenden Jünglinge zum Glauben an Anerkennung „wahren Verdienstes, und allen unsern Gemeinden zum Thatbeweis ihrer Erkenntlichkeit für „die ihnen geleisteten und auch für die Zukunft zu „leistenden Dienste, ein vielfach heilsamer Wink „seyn.“

Wir beschliessen diese Nachschrift mit folgendem schönen Gedichtchen:

PFEFFELS ZURUF.

(Siehe Morgenblatt den 17ten May 1809.)

O weinet nicht, und fühlt mein Glück!
Von meinen Augen sank der Flor.
Anbetend sah mein erster Blick
Zu Gottes Herrlichkeit empor,
Mein zweiter auf der Welten Chor;
Mein dritter Blick — o Wonne! — fiel
Auf mein bekränztes Saitenspiel,
Das neu zu spielen überm Grab
Mir Engel Klopstock wieder gab.
In höhern Tönen glüh' ich nun,
Was mich begeistert, kund zu thun.
Nicht Fabeln mehr — ich singe nur
Den grossen Vater der Natur,
Des Lichts, der Wahrheit und der Güte. —
Hier blüht unsterblich, was verblühte.

g.